

Déchirures et emprunts d'Annick Blavier

► En œuvres originales, en impressions d'affiches, en séries...

► Expo solo des images et des mots aux résonances multiples de l'artiste bruxelloise.

Chaque exposition des images déchirées et collées d'Annick Blavier, qu'elles soient récentes ou déjà vues ailleurs, induit des lectures circonstanciées conséquentes aux états d'être des visiteurs, aux états du monde, au moment de la confrontation. L'intemporalité de ces images partielles, l'absence d'anecdote, même si un détail vestimentaire ou autre peut indiquer une époque voire une appartenance géographique ou sociale, permet une multitude d'interprétations renouvelables à chaque contact. Au présent, par exemple, la déchirure, procédé que l'artiste utilise depuis de très nombreuses années, se chargera d'un sens plus dramatique, et même plus fondamentalement tragique car on n'échappe pas, ni dans son regard, ni dans son état d'esprit, ni dans ses fibres vitales, à ce qui nous construit ou nous détruit au jour le jour. Et le temps, aurait dit Brassens, ne fait rien à l'affaire. C'est l'une des forces de ces compositions que de nous éveiller continuellement, de nous réveiller, de nous conscientiser, de nous remuer psychologiquement, de pouvoir aller puiser au fond de notre mémoire. Et de nous conduire à nous situer au monde.

Frontières indécises

On peut considérer que les œuvres d'Annick Blavier appartiennent, par le collage et par les emprunts médiatiques, à un pan de l'histoire de l'art qui va de Picasso à Warhol en passant par Rauschenberg et les affichistes pour ne prendre que des référents avalisés. L'essentiel reste cependant la manière dont elle s'en distingue par

une esthétique de la sobriété, par une économie de moyens, par une originalité foncière dans laquelle le positionnement dans la page, la neutralité du fond, l'adjonction ou non d'un mot ou d'une phrase, et surtout la déchirure simple ou double, jouent un rôle primordial. En elle-même, cette esthétique fait sens dans la mesure où elle guide, elle engendre, elle provoque, une lecture. Par elle, le regardeur entre en dialogue comme si l'œuvre et lui-même se parlaient. Chaque proposition est ouverte, libre de ses propos et réceptive à ceux de l'autre, des autres. Il y a échange. Mais en aucun cas on ne peut évincer les blessures du papier. On ne peut ignorer ces frontières indécises qui coupent d'une part de la réalité, qui nous interrogent autant sur ce qui est montré que sur ce qui a été enlevé. Sur une forme d'anonymat intentionnel afin d'universaliser la portée. La déchirure n'est pas une découpe nette, elle est un geste humain dans lequel le physique et le mental s'associent.

Connexions

Même si la tentation est forte, on n'imposera pas de commentaire afin de laisser

le terrain vierge à chacun. On notera simplement que chaque déchirure privilégie un détail, un sujet, un comportement. Que deux types de motifs sont prépondérants. Priorité à l'humain, à la personne, car même segmentée elle est présente. Autre priorité à la ville et parfois à l'art (Géricault). L'absence de mot ou leur effacement est un silence volontaire ou temporel, un respect peut-être, tandis que les emprunts verbaux créent automatiquement des connexions, des interpénétrations possibles. Que les formats utilisés, de la carte postale à l'affiche, en réfèrent à des moyens de communication dans les sphères publiques et privées. Que les séries d'une même image permettent d'établir une conversation dans laquelle on peut néanmoins s'immiscer. Qu'aucun lieu n'est précis, que le temps n'est pas figé. Surtout que ces quelques caractéristiques offrent des résonances plurielles échappant aux discours consensuels.

Claude Lorent

→ A l'Association du patrimoine artistique, à Bruxelles. Jusqu'au 19 décembre (du jeudi au samedi, 14h > 18h)



COLL. PRIVÉE © L'ARTISTE

La pièce n'est pas terminée

Annick Blavier,
"sans titre"
(la pièce n'est pas terminée),
2006.